

Des difficultés des géographes français à prendre au sérieux les femmes. Expériences vécues à l'Ouest dans les années 1970-1980

Raymonde Séchet

▶ **To cite this version:**

Raymonde Séchet. Des difficultés des géographes français à prendre au sérieux les femmes. Expériences vécues à l'Ouest dans les années 1970-1980. Masculins / Féminins. Dialogues géographiques et au-delà, UMR PACTE, Dec 2012, Grenoble, France. halshs-01342053

HAL Id: halshs-01342053
https://shs.hal.science/halshs-01342053

Submitted on 5 Jul 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Texte issu du colloque « Masculins Féminins, dialogues géographiques et au-delà »
Grenoble, 2012

Des difficultés des géographes français à prendre au sérieux les femmes.

Expériences vécues à l'Ouest dans les années 1970-1980

Raymonde Séchet, Professeure de géographie, université Rennes 2 [1]

Comment les structures spatiales des sociétés contribuent-elles aux hiérarchisations entre le masculin et le féminin, aux discriminations à l'égard des homosexuel.les ou de toute conduite ne s'inscrivant pas dans le « courant dominant »[2] ? En quoi l'espace et les lieux sont-ils des enjeux de normalisation délimitant le permis, l'interdit, le subverti, l'abject ? Et en quoi ces normes incorporées structurent-elles les pratiques des espaces en laissant se construire des marges de libertés personnelles dans lesquelles se décident des formes de résistance et de subversion ? Des questions aussi importantes que celles-ci parce que stratégiques pour la compréhension des rapports sociaux de sexe ont récemment émergé dans la recherche géographique française. Cela a notamment été le cas au sein de l'unité de recherche ESO qui a contribué à l'essor des recherches sur le genre et les sexualités dans la géographie française[3]. Les réticences à la montée en puissance de telles recherches qui interrogent les rapports sociaux de sexe, entre hétéronormativité[4] et sexualités alternatives, y ont toutefois été aussi présentes qu'ailleurs dans la géographie française[5]. On pourrait s'en étonner puisque le terreau était plutôt favorable. Les travaux fondateurs en termes d'espace vécu puis de géographie sociale développés à Caen dans les années 1970 et 1980 étaient en effet attentifs aux femmes et à leurs espaces, tant de vie que vécus. Pourquoi alors sa fertilité a-t-elle été si longue à se révéler ?

C'est pour répondre à cette question que j'ai souhaité revenir sur ces années 1970 et 1980 en repartant de trois souvenirs personnels[6] en tant qu'étudiante à Caen au début des années 1970 puis comme « jeune chercheure », jusqu'au milieu des années 1990, pour montrer comment cette présence s'est largement faite sur la base d'une naturalisation des différences entre

[1] Je tiens à remercier les collègues du comité scientifique des Biennales « Féminins, Masculins ». Celle de Grenoble a été la deuxième et a fait suite à celle de Bordeaux intitulée « Masculin Féminin, questions pour la géographie ". Je remercie également les collègues d'ESO qui ont discuté une première version de ce texte lors d'un séminaire interne à l'unité et dont les textes ont été publiés en 2012 dans *ESO-Travaux et Documents*, n° 33 (http://eso.cnrs.fr/fr/publications/eso-travaux-et-documents/n-33-juin-2012.html)

[2] Au sens du *mainstream*.

[3] ESO (UMR CNRS 6590 « Espaces et Sociétés ») qui réunit des géographes, majoritairement géographes, d'Angers, Caen, Le Mans, Nantes, Rennes, est d'ailleurs l'une des unités constitutives du GIS « Institut du Genre » fondé en janvier 2012 à l'initiative de l'Institut des Sciences humaines et sociales du CNRS. L'auteure du texte a dirigé cette unité de 2002 à 2011.

[4] Parler d'hétéronormativé réfère à l'idée développée dans la théorie *queer* que l'hétérosexualité serait naturelle, et qu'elle serait de ce fait vécue seulement comme un fait biologique et non comme un choix assumé.

[5] L'appel à communication du colloque « Masculin Féminin, questions pour la géographie » qui s'est tenu à Bordeaux en septembre 2010 partait de la question suivante : la géographie est-elle marquée par une approche androcentrique, par la naturalisation sexuée des espace et les interprétations qui en découlent ?

[6] En toute rigueur, il aurait fallu procéder à une analyse textuelle des écrits d'Armand Frémont auxquels renvoient ces souvenirs. Que lui-même ainsi que ses lecteurs et lectrices veuillent bien accepter la modestie de ce texte et qu'ils ne le réduisent pas à une simple expression de la supposée intuition féminine !

hommes et femmes et d'une complémentarité des rôles au sein des familles et des ménages. A chacun de ces souvenirs correspond une partie du texte.

Les souvenirs et expériences rapportés ici témoignent en effet de la force de l'imprégnation des esprits par la vision essentialiste des catégories « masculin » et « féminin » et par la naturalisation des différences entre les espaces de vie des hommes et ceux des femmes. Ce qui, évidemment, rendait difficile tout regard critique sur la dimension spatiale des rapports sociaux de sexe, d'autant plus qu'au poids de l'androcentrisme en géographie et à celui des modèles sociaux ambiants s'ajoutait celui de la prééminence des rapports sociaux de classe, comme si la dénonciation des inégalités sociales avait empêché de voir les dominations liées au genre.

Quand les géographes abusaient du corps des femmes

Le premier de ces souvenirs concerne l'usage d'expressions et de mots renvoyant au corps des femmes par ceux qui ont été mes enseignants à l'université de Caen, tout particulièrement par Armand Frémont qui le faisait mieux que quiconque au département de géographie. Cela, à une époque où ce corps était au centre d'enjeux politiques : à Caen comme ailleurs en France, au début des années 1970, les mobilisations pour le droit des femmes à disposer de leur corps — avant la loi Veil du 17 janvier 1975 dépénalisant l'avortement — étaient intenses. Mais ce n'est pas ainsi, au nom du droit des femmes à disposer de leur corps, que ce corps était présent dans les propos d'Armand Frémont puisque, à l'inverse des propos militants portés par les mouvements féministes de l'époque, ses références au corps n'étaient pas explicitées. Des formulations teintées d'érotisme n'étaient pas sans m'interpeller, en tant que jeune femme, certes, mais aussi comme géographe en formation, conduite à s'interroger sur les arts de dire et d'écrire dans la discipline. En cela, ce retour sur des souvenirs personnels n'est pas à interpréter comme une critique de mauvais aloi à l'égard de celui dont les paroles et les écrits servent aujourd'hui de support à mon propos mais plutôt comme une occasion de questionner les contraintes pesant sur la production du discours.

En effet, cette manière de parler dans laquelle Armand Frémont excellait s'inscrivait dans la tradition de l'usage de la métaphore organiciste qui a été une forme d'expression généralisée dans le discours géographique dès sa constitution à l'aube du vingtième siècle (Berdoulay, 1982, p. 578), au moment où s'est institutionnalisée la géographie universitaire en France. En son temps, Camille Vallaux a fait la critique de ce processus discursif : arguant que l'assimilation entre des « individus géographiques », c'est-à-dire des portions de la surface terrestre, et l'organisme humain était source d'erreurs, il recommandait de « la bannir de la démarche géographique » (Berdoulay, 1982, p. 579[7]). La métaphore organiciste a pourtant perduré, sans doute pour « sa valeur pédagogique » et « son remarquable pouvoir d'emporter l'adhésion » (Berdoulay, 1982, p. 584). Mais lorsque cet organisme est le corps féminin, le risque se situe bien au-delà de l'erreur d'interprétation. Ce que Berdoulay ne dit pas dans son article, c'est que la métaphore organiciste n'était pas neutre, ce qui en fait un révélateur de la domination masculine.

Loin d'avoir le monopole de cet usage du corps des femmes dans le langage géographique,

[7] D'après C. Vallaux, *Les sciences géographiques*, Paris, Alcan, 1925, p. 50. Notons qu'en parlant d'individus géographiques, Camille Vallaux n'échappe pas à la tradition d'anthropomorphisation des espaces.

Armand Frémont s'inscrivait dans la tradition de naturalisation de l'homme, ou plutôt de l'humain, et d'anthropomorphisation de la nature (Chevalier, 2004) dans laquelle Emmanuel de Martonne a excellé. Les géographes physiciens appréciaient tout particulièrement les mamelons, croupes, cambrures, et autres gorges et chevelus, mais aussi, avouons-le, les mâles éperons et les solides échines. De Martonne ayant fait référence en géographie physique, le citer à travers deux phrases de son célèbre texte sur le Morvan et l'Auxois s'impose : « Là, c'est le Morvan qui se dresse devant nous, reconnaissable aux ondulations douces de ses croupes sombres et boisées, dont les formes arrondies contrastent si nettement avec les profils durs et arrêtés des plateaux calcaires » ; « L'apparition de l'étang de Marrault, barré par un filon de porphyre, marque un changement bien apparent dans la topographie. Les vallées sont plus larges, les mamelonnements plus nombreux, les croupes moins largement étalées »[8].

Édouard, son militaire et cartographe de frère n'est pas en reste : « Chacune des buttes arrondies qui mamelonnent le bombement séparant les deux vallées offre une position forte, d'où le regard s'étend au loin, et les vallons humides qui l'entourent sont naturellement destinés à des rizières »[9]. Dans les deux cas, le propos suggère autant des seins ou un ventre arrondi et un sexe de femme que des collines et des zones humides[10]. Mais peut-être n'est-ce là que pur fantasme de ma part ? Un évaluateur d'une version précédente de ce texte a en effet émis cette critique : « Comment parler du Morvan sans signaler qu'il est fait de croupes, de mamelons et de vallonnements? Il ne me semble pas évident que de Martonne ait cherché à appuyer son raisonnement par une métaphore corporelle. »

Plongeons nous maintenant dans *Algérie, El Djazaïr, carnets de guerre et de terrain d'un géographe* (1982) pour voir qu'Armand Frémont associait, quant à lui, le corps féminin à la ville, qui offrirait sa chaleur protectrice contre la violence des hommes. Le premier contact d'Armand Frémont avec l'Algérie s'est fait par Oran, « dans les embarras des paquetages et les angoisses de la guerre méconnue. En 1959, les appelés du contingent qui débarquaient n'avaient que faire de la beauté des rivages ni de la poésie des arabesques, surtout sous la morsure d'un premier contact dont la signification était autre » (Frémont, 1982, p. 55).

Pour l'étranger, c'est Alger qui « se présente presque toujours comme la première porte » (Frémont, 1982, p. 53), « la ville se love au creux le plus profond de la courbe (…). Alger naît dans un abri de roche, à l'amorce d'une longue plage, des écumes de la Méditerranée et de la terre chaude d'Afrique, comme une femme allongée, mi-offerte, mi-dérobée. L'image s'impose lorsque l'avion caresse d'une courbe la cambrure du rivage. Nous nous y engloutirons comme beaucoup d'autres » (Frémont, 1982, p. 54).

Ah ! Vénus sortant des eaux et désirs … L'assimilation de la ville, de « presque toutes les villes, du moins des plus vastes, des plus anciennes, des plus secrètes, de celles qui étreignent

---

[8] De Martonne Emmanuel. Une excursion de géographie physique dans le Morvan et l'Auxois. *Annales de Géographie*, t. 8, 1899, p. 414 et 418. Dans cet article, on trouve 11 occurrences de « croupes », 6 de « mamelon » et « mamelonnement », 4 d' « éperon ».

[9] De Martonne Édouard. Situation géographique de Fianarantsoa. In: *Annales de Géographie*. 1906, t. 15, n°79. pp. 77-78.

[10] Dans son intervention « Féminin et masculin des eaux : géographie de genre dans l'Antiquité romaine » lors du colloque « Masculins, Féminins, dialogues géographiques et au-delà » (Grenoble, décembre 2012), Elisabetta Cangelosi a rigoureusement montré que, dans le Panthéon antique, les sources et les eaux terrestres sont liées au féminin, aux nymphes et aux déesses, à la naissance, alors que les eaux célestes et les fleuves sont liées aux Dieux et au masculin.

et qui enveloppent plus qu'elles ne contraignent », à la femme et aux femmes est classique mais, dans le cas d'Alger, elle « confine à l'obsession » (Frémont, 1982, p. 79) : « Alger s'accorde au ventre d'une femme » (Frémont, 1982, p. 56), la ville est femme, « à la fois éblouissante et secrète » (Frémont, 1982, p. 53)[11]. La forme stylistique est ici moins métaphore fonctionnant par analogie que comparaison dans laquelle l'identification par analogie laisse place à la ressemblance (elle s'accorde, elle est). Elle est moins dans la suggestion que dans la présence. La conquête de la femme n'en aurait-elle que plus de charme pour l'homme ?

Chez Frémont, si les femmes font image et métaphore, elles sont aussi présentes en chair et en os ou plutôt en chair et désir, et là la plume peut être acérée, même si c'est plus pour dénoncer la domination coloniale que la domination masculine. En 1830, la conquête des femmes a parachevé celle de la ville et du pays[12] : « Lorsque la ville tombe, que les portes s'ouvrent, que les hommes y pénètrent, l'ultime hommage des nouveaux maîtres aux vaincus, la conquête des conquêtes, c'est le viol, au moins visuel, des femmes d'Alger » (Frémont, 1982, p. 80). Ici, « le viol devait aller jusqu'à son terme. Les Français de la conquête ou de la colonisation sont assez rarement des artistes ou des saints, mais plutôt des soldats, des aventuriers, des exilés, des mâles » (Frémont, 1982, p. 81). En 1960, « le viol [va] jusqu'au bout », avec « la silhouette virile des paras, dressée sur les terrasses de la Casbah, maîtres de la ville » (Frémont, 1982, p. 84). Entre ces deux dates, plus d'un siècle où les uns regardent et convoitent les femmes des autres et réciproquement, à l'hédonisme et au dévoilement du corps des unes répondant « les beautés cachées du harem » (Frémont, 1982, p. 82).

Au final, « entre les Français et les Arabes, le sexe tient lieu de vocabulaire commun » (Frémont, 1982, p. 82). Les femmes ne semblent jamais être sujets mais toujours objets à conquérir, sexe à pénétrer et ventre à protéger de l'impureté parce que matrice soumise soit à « ceux qui procréent selon ce que Dieu veut », soit aux autres qui « retiennent s'il le faut leurs plaisirs afin de ne compter que quelques enfants » (Frémont, 1982, p. 82). Et dans les années 1970 encore, même si elles ont accès aux études et à des emplois autres que ceux de fatmas, « elles ne fréquentent pas le stade ni la plupart des lieux publics, même lorsqu'elles sont habillées de manière moderne, sans voile, sans haïk (…). Pour l'essentiel, elles ont la maison, les enfants, dans la profondeur des appartements, même dans les grands immeubles en hauteur où elles reconstituent l'ombre. Les hommes veillent sur elles » (Frémont, 1982, p. 86).

Dans ces propos sur les femmes d'Alger, rien qui mette en discussion la séparation entre espaces féminins et espaces masculins : si la relation entre colonisateurs et colonisées a débouché sur le viol, la relation entre hommes et femmes a toujours placé les femmes en position de subordonnées. Toutefois, chez Armand Frémont, cette subordination est énoncée, ce qui, en soi, est déjà beaucoup tant les différences entre hommes et femmes dans les possibilités de pratiquer les espaces sont alors absentes des préoccupations des géographes

[11] « Écrites dans une langue souvent très belle, il y a là des pages étonnantes : les Pieds Noirs sur les plages d'Oranie ; Alger et le mythe de la femme ; certains personnages, réels ou imaginaires, campés avec force ; l'approche de la société algérienne à travers un match de foot ...", in M. Cote, compte-rendu de Frémont Armand : *Algérie — El Djazaïr, les carnets de guerre et de terrain d'un géographe*. Paris, Maspero/ 279 p, *Méditerranée*, 1983, vol. 49, p. 96.

[12] Sur le lien entre le processus colonial et la domination du corps de l'autre, voir Jean-François Staszak, Danse exotique, danse érotique. Perspectives géographiques sur la mise en scène du corps de l'autres (XVIIIe-XXIe siècles). *Annales de géographie* 2008/2 - n° 660-661, p. 129 à 158.

français. Cependant, les rapports de domination restent implicites, comme si le géographe ne pouvait s'engager dans une voie qui aurait abouti à la remise en cause des positions relatives des hommes et des femmes dans la société autant qu'à une rupture totale avec les normes et usages disciplinaires. Armand Frémont n'était-il pas, lui-même, victime malgré lui du « piège des habitudes de pensée, entretenues par le langage commun et ainsi prises pour acquises », piège qui « guette le chercheur tout au long de sa démarche » (Berdoulay, 1982, p. 574) ? Les mots peuvent être des « prisons linguistiques » (Raffestin, Turco, 1984, p. 19)[13] faisant obstacle à la verbalisation des rapports entre hommes et femmes comme rapports de domination et à leurs expressions dans les places attribuées dans la maison, la cité, la société.

Pour la géographie, ces mots étaient à la fois ceux de la naturalisation des rôles sexués pour parler des femmes et ceux de la métaphore organiciste pour parler des formes des villes ou des reliefs. Leurs effets se renforcent mutuellement : la métaphore mobilise un imaginaire construit à partir de perceptions qui s'élaborent dans des espaces matériels dont les femmes sont des éléments, sans en être pensées comme actrices ; elles font partie du tissu urbain et en cela font ville. Et le chercheur peut ne pas pouvoir échapper à la spirale de l'anthropomorphisation des espaces et de la pétrification des femmes. En effet, si l'analogie entre formes de la terre et formes du corps vise bien, comme toute métaphore, l'efficacité par la mobilisation cognitive de l'imagination et la sensibilité de celui ou celle qui la lit ou l'écoute, elle répondait aussi à un « désir d'intégration de la science et du sens » (Berdoulay, 1982, p. 582) c'est-à-dire à la production d'une vision du monde basée sur l'harmonie entre composantes naturelles et composantes humaines. Pas surprenant alors que « l'étude des rapports entre l'homme et le milieu »[14] l'emporte sur celle des rapports entre hommes et femmes et que, en bonne tradition idiographique, le constat des spécificités des espaces pratiqués par les femmes ne dépasse pas la seule description et n'ait pas de portée critique, comme on va le voir dans la partie qui suit.

L'impensé de la place des femmes

Le deuxième souvenir personnel appelé dans cet article est le cours d'Armand Frémont « Introduction à l'espace vécu » que j'ai eu la chance de suivre en 1972-1973 et à propos duquel Armand Frémont a lui aussi rapporté ses souvenirs dans un récent *Café géographique* :

« Dans les années 70, j'enseignais la géographie régionale à l'université de Caen étudiant toutes les régions l'une après l'autre, de la Normandie au Midi en passant par le Nord et l'Alsace. Au bout d'un certain temps, je me suis ennuyé dans cette géographie classique et surtout, j'ennuyais mes étudiants. J'ai donc cherché une autre façon de l'enseigner. J'avais lu des ouvrages de sociologues et d'anthropologues français ou américains qui m'ont donné

[13] D'après Olsson G., 1995, *Birds in Egg*, Michigan Geographical Publication, n° 15.

[14] Les guillemets ont pour finalité de montrer que, malgré le piège des mots, des expressions comme « rapports entre l'homme et le milieu », qui est devenue indicible dans les universités britanniques, reste en usage dans la géographie physique française. L'employer c'est ne pas se poser la question de cette fameuse spécificité des rapports des femmes à l'espace, si tant est que cette expression de rapports à l'espace ait du sens : spécifiques, ils ne le sont que par rapport à ceux des hommes, qui, bien que n'en étant pas moins spécifiques, sont perçus comme « neutres ». C'est le fameux « masculin neutre ». Sur la permanence de l'androcentrisme dans la géographie physique française, voir : Anne Jégou, Antoine Chabrol et Édouard de Bélizal, « Rapports genrés au terrain en géographie physique », *Géographie et cultures* [En ligne], 83 | 2012, mis en ligne le 18 avril 2013, consulté le 09 août 2013. URL : http://gc.revues.org/2027 ; DOI : 10.4000/gc.2027

l'idée d'inverser les choses. J'ai commencé un cours autrement en montrant ce qu'est une région, un pays, non pas avec l'œil scientifique du géographe mais avec l'œil de quelqu'un qui y vit.

J'ai présenté deux cas en Normandie, très différents l'un de l'autre et qui ont marqué les étudiants : un témoignage et une œuvre littéraire. J'ai d'abord analysé Le Havre, d'après l'œil de mon grand-père, qui m'en avait beaucoup parlé. C'était un personnage, artisan en peinture et vitrerie et que son métier amenait à bien connaître sa ville. Puis j'ai présenté la Normandie de Mme Bovary en essayant de montrer son espace vécu qui part d'une ferme du pays de Caux, ne s'en éloigne guère même si elle parvient jusqu'à Rouen. Mme Bovary qui rêve de Paris et de Rome sans jamais s'y rendre. Deux présentations sans liens apparents mais qui m'ont valu l'intérêt et la sympathie des littéraires.

Cela a intéressé les étudiants même si j'ai été critiqué par mes pairs. » (Frémont, 2011)

Pour Armand Frémont, l'intérêt de *Madame Bovary* réside dans le fait que ce roman peut se lire dans une optique géographique, à partir d'une géographie personnelle qui s'organise selon trois strates : le monde clos du quotidien, le monde extérieur d'une ampleur limitée dans le cas de Madame Bovary, le monde des aspirations, jamais assouvies :

« C'est là qu'ils s'arrêteraient pour vivre ; ils habiteraient une maison basse, à toit plat, ombragée d'un palmier, au fond d'un golfe, au bord de la mer. Ils se promèneraient en gondole, ils se balanceraient en hamac ; et leur existence serait facile et large comme leurs vêtements de soie, toute chaude et étoilée comme les nuits douces qu'ils contempleraient. Cependant, sur l'immensité de cet avenir qu'elle se faisait apparaître, rien de particulier ne surgissait ; les jours, tous magnifiques, se ressemblaient comme des flots ; et cela se balançait à l'horizon, infini, harmonieux, bleuâtre et couvert de soleil. Mais l'enfant se mettait à tousser dans son berceau, ou bien Bovary ronflait plus fort, et Emma ne s'endormait que le matin. » (Flaubert, Madame Bovary).

Armand Frémont poursuit ainsi son propos au Café Géo : « Les étudiants se sont mis à faire selon cet exemple, des maîtrises, des thèses, et ont développé la notion »[15]. Leurs travaux cumulés ont permis de montrer combien l'espace vécu varie en fonction de l'âge, de la classe sociale, du sexe (Frémont, 1976). Ils ont porté sur l'espace vécu d'hommes mais aussi de femmes de toutes conditions sociales : les Parisiens propriétaires de résidences secondaires dans le Pays d'Auge, les Caennais, les ouvrières de Moulinex, les femmes d'agriculteurs que leurs maris conduisent dans les premiers supermarchés de Caen (le Mammouth) : la voiture et le permis de conduire, c'était pour les hommes, les courses domestiques, la cuisine et la machine à laver revenant aux femmes. Toutefois, l'attention portée aux effets de classe envisagés dans une perspective marxiste orthodoxe comme la place occupée dans le système de production[16] — plus le niveau social de l'individu est élevé, plus son espace vécu est étendu et ses capacités à en exploiter les ressources sont importantes, et inversement — est beaucoup plus importante que celle portée aux différences selon les sexes, comme si

[15] A ceux dirigés à Caen par Armand Frémont s'ajoutaient les travaux encadrés à Rouen par Jean Gallais et portant plus spécifiquement sur les pasteurs du Sahel : Jean Gallais (1976), Contribution à la connaissance de la perception spatiale chez les pasteurs du Sahel, *L'Espace Géographique*, vol. 5, n°1, p. 33 – 38.

[16] Cf.la définition proposée par Robert Fossaert dans *La société. Les classes. Tome 4*, Les Éditions du Seuil, 1980 (édition électronique dans Les Classiques des Sciences sociales, Université du Québec à Chicoutimi, p. 30 : http://classiques.uqac.ca/contemporains/fossaert_robert/la_societe_tome_4/tome_4.html)

l'existence d'un espace masculin et d'un espace féminin allait de soit, avec des différences liées au degré de richesse, à l'âge, à la structure de la famille. Les différences sont décrites mais ne suscitent pas d'interrogations quant aux conditions de leur mise en place, de leur pérennisation et de leur transmission ; les femmes sont complémentaires du mari dans l'unicité du ménage mais c'est à lui que reviennent les décisions importantes et à elle l'entretien du foyer et les tâches de reproduction : « Il ne laisse à nul autre qu'à lui-même le soin de décider du jour du déplacement au marché, essentiel par rapport à l'appréciation de la conjoncture des prix ; il négocie bien entendu lui-même la vente de son blé ; et l'achat d'un bijou de mariage, choisi par sa fille et par sa femme, ne peut se faire qu'en sa présence et sur sa propre décision (…). Les femmes préparent le repas. Elles n'ont plus de bonnes. Jeannine L. dispose d'une cuisine très moderne, tout électrique, tout propre, tout droit, tout net. […] Chez les D., les trois belles-sœurs s'affairent, entourées de leurs filles. Elles aiment se retrouver ensemble, parler à l'infini des petits problèmes qui font les grandes familles, faire des projets de vacances, se soucier de la santé des grands parents, des études des enfants, les cousins, la dynastie. Elles repoussent les fauteuils. Elles dressent une très longue table qui doit accueillir plus de vingt personnes » (Frémont, 1981, p. 268 et 284).

Énoncée mais non décryptée, cette différenciation des espaces de vie, qui est le reflet du partage des rôles, est cohérente avec les analyses fonctionnalistes de la famille développées dans la sociologie étasunienne et qui repose sur le modèle de la famille nucléaire composée d'un *breadwinner* et d'une *housekipper*. Elle est restée présente dans ESO au cours des années qui ont suivi la création de cette unité de recherche en 1982. On aurait pu espérer que les différences entre les espaces vécus des hommes et des femmes soient lues avec les mêmes grilles d'analyse que les rapports sociaux de classe. Or la relecture des quatre chapitres du manuel « *Géographe sociale* » (Frémont et *al*., 1984) portant sur les effets de lieu, de classe, de culture, de mobilité montre clairement que, pour ses auteurs et sans doute encore plus pour la grande majorité des géographes français de l'époque qui ne portaient même pas attention à ces différences, le sexe était au plus une variable.

Totalement absent des chapitres de l'ouvrage consacrés aux effets de culture et de mobilité, il n'est présent que comme critère de localisation spatiale ou temporelle dans les deux autres chapitres. Dans celui relatif à l'effet de lieu, c'est-à-dire à l'impact des caractéristiques des lieux sur les pratiques spatiales, la priorité est donnée à l'inscription spatiale des positions sociales : à la Société métallurgique de Normandie (SMN), forme spatiale spécifique associée à une usine employant avant tout des hommes, les cadres supérieurs occupent les plus belles villas de la cité et les ouvriers des logements plus modestes. La division sexuelle du travail est évidente : aux hommes, le travail productif à l'usine, aux femmes, les activités domestiques et reproductives : elles sont « femmes au foyer » ou « ménagères des cités », ou encore jeunes filles fréquentant l'école ménagère. Dans ce contexte de double séparation (entre les « SMN » et les autres ouvriers dans la commune, et au sein des SMN selon les hiérarchies internes à l'usine), les femmes ne sont définies qu'en référence à la position professionnelle de leurs maris, dont elles dépendent. Les femmes sont gardiennes ou futures gardiennes du foyer. Le travail domestique, qui n'est pas lu comme un travail reproductif mais comme une condition de la femme en général, permet pourtant aux hommes de libérer du temps pour leurs propres activités, d'exister en tant qu'hommes dans des positions sociales hiérarchisées et des catégories inscrites dans l'espace. Or rien n'est dit des processus de différenciation des espaces entre hommes et femmes.

Dans le chapitre sur l'effet de classe, le sexe et le genre sont certes présents mais dans une sous-partie relative à ce qui est appelé « des rapports sans classe ». Ceux-ci seraient surtout importants dans les sociétés préindustrielles : « Face aux sociétés préindustrielles, l'analyse semble hésiter. Beaucoup de ce qui vient d'être dit ne tient plus. Les fondateurs du marxisme ont bien reconnu d'autres modes de production, tel le mode de production « asiatique », d'autres modalités d'organisation de la société que celle des sociétés européennes, mais avec moins de pertinence et d'acuité, moins de possibilités d'observations aussi, que lorsqu'ils analysaient le mode de production capitaliste. […] Les rapports de classe ne peuvent donc être retenus comme seuls éléments de détermination de la géographie sociale. A l'effet de classe, il faut ajouter l'effet de sexe, l'effet de clan, de caste, ou d'ethnie […]. » (Frémont at al., 1984, p. 189 et 191). L'argumentation est basée sur les travaux de Maurice Godelier relatifs aux Baruya de Papouasie – Nouvelle-Guinée, et, pour Godelier, l'organisation de l'espace villageois est le reflet de la subordination des femmes aux hommes.

Ainsi, après un recours fréquent au corps de la femme comme métaphore pour décrire les formes terrestres, les géographes français, du moins les plus humains[17] d'entre eux, à l'exemple des promoteurs de l'espace vécu, ont considéré les femmes comme le complément des hommes et n'existant que par les hommes. Le constat de la différenciation des espaces féminins et masculins en lien avec les rôles sociaux relève d'un modèle de pensée essentialiste et naturalisant. Alors que la géographie sociale conduite au sein de l'unité ESO a, de manière volontariste, été définie comme une géographie des rapports sociaux[18], les rapports entre hommes et femmes n'ont pas été posés comme des rapports sociaux et des rapports hiérarchiques. Affirmer comme cela a été fait dans le manuel « *Géographe sociale* » que ces rapports de sexe auraient cessé de jouer un rôle structurant majeur avec la généralisation des sociétés industrielles et, dans celles-ci, lire la position des femmes en dépendance de celle des hommes dans l'espace social et en complémentarité dans la sphère familiale et domestique, empêchait toute rupture avec des présupposés en vigueur dans les sociétés modernes du moment et des visions figées de la structuration des sociétés. Ceci interdisait, de fait, la remise en cause de la domination masculine et encore plus la diffusion de l'idée que l'espace pouvait être un des supports de sa reproduction.

Taisez ce sexe et ce genre que je ne saurais écouter

Plutôt que de voir suggéré un remplacement des rapports entre hommes et femmes par les rapports de classe au sein de l'économie industrielle, on aurait pu s'attendre à ce que ces rapports sociaux entre hommes et femmes et cette « subordination fondamentale des femmes » (Frémont et *al*., 1984, p. 190) soient formulés en termes de rapports sociaux de sexe et articulés avec les rapports sociaux de classe tels qu'ils étaient classiquement analysés. Pour cela, il aurait fallu plus de circulation des idées entre sociologie féministe et géographie. C'est en effet au tournant des années 1980 que, par exemple, Danièle Kergoat publie ses premiers

[17] Cette formulation vise à distinguer les géographes qui s'intéressent réellement aux personnes humaines et qui en font leur objet d'étude, des géographes dits « humains » parce que ne faisant pas de la « géographie physique ».

[18] Cette position a notamment été défendue par Robert Hérin : Quelques convictions pour la géographie sociale, *Revue de Géographie de Lyon,* 1984/3 ; Une géographie des rapports sociaux, *Espace géographique*, vol.15.2, 1986, p. 108-110.

travaux sur les ouvrières et sur la conceptualisation des rapports sociaux[19]. Penser l'articulation entre rapports sociaux de sexe et rapports de classe, entre travail domestique et travail rémunéré ouvre la possibilité de penser dans les mêmes termes et en combinaison l'exploitation, l'oppression, la domination. Ce que a permis la problématisation sous l'angle du genre introduite dans la géographie anglo-saxonne au début des années 1980, par l'ouvrage de Doreen Massey, *Spatial Divisions of labour, Social structures and the geography of production* (paru en 1984). Il a fallu attendre encore plus d'une décennie pour que les questionnements sous l'angle du genre se diffusent dans la géographie française.

Au début de mes activités de recherche, en lien avec la thèse que j'ai soutenue en 1986 sur la pauvreté en Mayenne[20] et sans me revendiquer comme spécialiste des études féministes et de genre, j'avais un intérêt pour les spécificités des situations spatiales et sociales des femmes, pour les inégalités entre hommes et femmes. J'avais aussi, en conséquence, un regard acéré sur les réticences ou la cécité des géographes face à ces spécificités et sur les difficultés à faire sortir la géographie des schémas de pensée dominants. Un troisième souvenir personnel en témoigne. Il concerne précisément ma thèse et sa soutenance en novembre 1986.

Dans un contexte idéologique où le marxisme était très prégnant et les analyses des situations sociales en termes d'inégalités encore prépondérantes, les travaux portant sur les inégalités entre hommes et femmes mais aussi entre femmes ont d'abord privilégié l'angle des inégalités liées aux positions sociales et celui des contraintes dans l'accès à l'emploi. Celles-ci peuvent prendre des dimensions spécifiques pour les femmes, tout particulièrement à une époque où les structures familiales évoluaient rapidement (montée des divorces et des séparations, réduction des familles nombreuses et augmentation des familles monoparentales), où la bi-activité, corollaire de l'accession à la propriété et de la consommation massive, s'est généralisée, et où, donc, le modèle de la famille nucléaire basé sur la complémentarité entre le *breadwinner* et la *housekipper* craquait de toutes parts et le mariage perdait de sa valeur (Bumpass, 1994).

N'échappant pas à la division spatiale et sociale du travail, les campagnes mayennaises font, vers 1980, figure de périphéries dominées accueillant de nombreuses entreprises de confection ou de construction électrique (dont Thomson et Moulinex, qui a peut-être libéré la femme mais n'a pas incité au partage des travaux domestiques) à main-d'œuvre largement féminine. L'analyse des bassins d'emploi sous l'angle de la part des femmes de chaque commune travaillant dans ces deux branches d'activité a montré que « les ateliers de confection sont souvent, dans les communes rurales, le seul débouché pour les femmes : ils emploient plus de 60% des actives du secteur secondaire dans les cantons de Pré-en-Pail ou de

[19] Notamment: « Ouvriers = ouvrières ? Propositions pour une articulation théorique de deux variables : sexe et classe sociale », *Critiques de l'Économie politique*, nouvelle série, 1978, n° 5, p. 65-97 ; *Les ouvrières*, Éditions du Sycomore, Paris, 1982 ; « Plaidoyer pour une sociologie des rapports sociaux. De l'analyse critique des catégories dominantes à la mise en place d'une nouvelle conceptualisation », in (collectif), *Le sexe du travail*, *Le sexe du travail*, Presses universitaires de Grenoble, 1984. p. 207-220. Danièle Kergoat (Dynamique et consubstantialité des rapports sociaux, in Elsa Dorlin (dir.). *Sexe, race, classe, pour une épistémologie de la domination*, PUF, coll. Actuel Marx Confrontation, 2009, p. 112) définit tout rapport social comme une « relation antagonique entre deux groupes sociaux, établie autour d'un enjeu » et fait de leur consubstantialité et leur coextensivité (ils se produisent et se reproduisent mutuellement) sa clé de lecture de la division sociale du travail dans sa triple dimension de classe, de genre, Nord/Sud

[20] Thèse soutenue le 12 novembre 1986 à l'Université de Caen : *Mythes égalitaires et pauvretés dans le Maine. Essai de géographie sociale*. Directeur de thèse : Robert Hérin.

Landivy. Mais là où l'électroménager s'est installé, celui-ci draine l'essentiel de la main-d'œuvre et interdit l'installation de l'habillement (seulement 10% des actives du secteur secondaire dans le canton de Villaines-la-Juhel). Ce quasi-monopole de l'emploi dont jouissent les établissements installés en milieu rural est un facteur de stabilité pour l'industriel et, inversement, de précarité et de dépendance pour la main-d'œuvre confrontée à l'absence de choix » (Séchet-Poisson, 1989, p. 74). Or le membre de mon jury de thèse spécialiste de la Mayenne a récusé cet argumentaire, arguant que « dans ces industries délocalisées on est loin de la pauvreté » et préférant souligner que ces activités permettaient aux couples d'avoir deux revenus du travail et d'accéder à la propriété. L'emploi féminin ouvre « un nouvel espace d'activité pour des filles et des femmes obéissantes » (Scott, 2000, p. 62). Alors peut importe qu'il soit précaire et mal rémunéré[21] puisque, conformément à l'idéologie du salaire d'appoint, il est perçu comme complémentaire de celui du mari dans l'entité « ménage » ! Et quid des femmes seules, avec ou sans enfants à charge qui sont plus que les autres ménages avec enfants concernées par la pauvreté et ont, de ce fait, été des victimes désignées des processus de relégation spatiale qui allaient se développer dans les années 1990 ? Et quid de l'emploi dans le renforcement de la capacité de chaque femme à agir sur le monde ?

A la décharge de ce professeur de géographie, il faut noter que le partage sexué des rôles sociaux a continué d'imprégner les politiques sociales pour mettre les femmes à leur place. Dans le domaine des politiques dites de lutte contre l'exclusion, les offres d'insertion par le travail proposées dans le cadre de la mise en œuvre du revenu minimum d'insertion (RMI) — du moins en Mayenne mais est-ce différent ailleurs ? — ont surtout été pensées pour les hommes (Séchet, 1994). La question de l'insertion des femmes intéresse alors peu les offreurs de contrats d'insertion (avant tout les communes, dont les maires sont presque toujours des hommes) et les offres qui leurs sont proposées relèvent toujours de ce qui, aujourd'hui, est désigné comme le *care*. Les politiques en direction des familles ont, quant à elles, souvent pris la forme d'incitations au retrait temporaire du marché du travail pour permettre la garde des enfants. Dans un cas comme dans l'autre, rien là qui ressemble à de réelles politiques d'*empowerment* et d'agentivité[22] susceptibles de favoriser l'émancipation !

En fait, dans une partie significative de la géographie française des années 1980, les questionnements sous un autre angle que celui des inégalités socio-économiques ont été suspectés de porter atteinte aux problématiques de classe, toujours dans leur sens traditionnel : « Donnerait-on dans le social parce qu'on refuse l'économique ? » écrit Roger Brunet en 1986. La fidélité à une certaine conception de la question des inégalités sociales a constitué un frein à l'ouverture vers les effets de la domination masculine, y compris au sein de l'Université. Dernier souvenir, associé au précédent : lorsqu'au début des années 1980, je présentais mon projet de thèse, je m'entendais régulièrement dire que ce n'était pas de la géographie et que j'étais l'assistante sociale de la géographie française. L'expression, qui est tout sauf neutre, a d'ailleurs été gravée dans le marbre par Roger Brunet (1986) lorsqu'il affirmait que ce n'était pas la géographie qui était sociale mais les géographes qui étaient sociaux comme l'est l'assistante. La formulation est en fait beaucoup plus sexiste que ne l'était le recours à la métaphore du corps féminin, mais il aurait fallu être « sacrément

[21] En 1980, la Mayenne se classe au 81ème rang des départements français pour les salaires moyens des ouvriers (Séchet-Poisson, 1989, p. 73).

[22] C'est la traduction que je retiens pour le terme « *agency* » que Judith Butler a proposé en 1997, en définissant ce concept comme le fait de se vivre auteur de ses propres actions.

culottée » pour le dénoncer[23]. Le propos est une critique de l'ouverture de la géographie à des thématiques et des questionnements qui remettent en cause les positions acquises par le paradigme dominant tout en dénonçant la production des rapports sociaux de sexe sur la base de « l'assignation des femmes à un nombre limité de carrières spécifiques » (Baudino, 2006).

Le « genre » était mal venu ! Son introduction dans les travaux et les écrits des géographes aurait pourtant permis de sortir plus rapidement des schémas de différenciation entre hommes et femmes pour déconstruire un ordre social inégalitaire[24]. Avec le genre, et plus encore les relations entre genre et sexe, c'est le modèle patriarcal qui est en jeu, et donc les rapports de subordination et de pouvoir comme « constellations dispersées de rapports inégaux, constituées par le discours dans des « champs de forces » sociaux » (Scott, 2000, p. 56).

Conclusion

Malgré leur pertinence, les questionnements relatifs au rôle de l'espace dans les rapports sociaux de sexe ont émergé tardivement et difficilement dans la géographie française. C'est pourquoi j'ai souhaité dans ce texte relire sous l'angle du genre et des rapports sociaux de sexe quelques expériences et souvenirs personnels pour avancer des hypothèses quant à ce qui a pu faire obstacle à cette émergence, tout en suggérant que la géographie sociale développée dans l'Ouest de la France a pu constituer un terreau moins défavorable que d'autres pans de la discipline à l'émergence du genre dans le panorama de la géographie française, à la fois parce qu'elle n'a pas omis de porter attention aux femmes et parce qu'elle était attentive aux inégalités. Il n'était pas possible dans le cadre limité de ce texte de faire la part des choses entre éléments de contexte propres à la géographie caennaise des années 1970-1980, traditions disciplinaires, environnement plus large des sciences sociales et des paradigmes dominants à cette époque. Les souvenirs rapportés dans ce texte suggèrent toutefois que c'est bien une combinaison de tout cela qui a pesé.

Bien que depuis longtemps critiqué pour son manque de rigueur scientifique, l'usage de la métaphore organiciste en géographie, et plus particulièrement celui des formes féminines pour suggérer une vision des reliefs arrondis et des zones humides, a perduré. Les géographes, très majoritairement de sexe masculin, ont transposé dans leurs écrits leur vision d'un monde où la place des hommes et des femmes était une question de nature. A la différence de tous ceux qui ont eu recours à la métaphore, qui fonctionne par analogie et suggestion, Armand Frémont a plutôt utilisé la comparaison, et cela lui a permis d'exprimer aussi bien son attachement à Alger, comme à une épouse ou une mère protectrice, comme de dire en quelques phrases bien assénées les violences faites aux femmes d'Alger. Pour autant, dans son propos, rien ne laisse penser à une mise en discussion des places faites aux femmes et aux hommes dans les espaces publics et domestiques.

L'impensé, ou au moins le non exprimé, du carcan de la répartition des rôles sexués propre au modèle hétéropatriarcal a imprégné la géographie de l'espace vécu (années 1970) ainsi que les

[23] Et l'on sait que le respect des rapports sociaux de sexe veut que ce soit la jupe et non la culotte qui sied aux assistantes, qu'elles soient sociales ou de « ces messieurs ».

[24] Idée empruntée à Claudie Baudino pour qui l'avis rendu en juillet 2005 par la Commission générale de terminologie et de néologie, créée en 1996, invitant à la prudence face à l'extension de l'usage du mot « genre » manifeste « la crainte et le refus de voir se développer des réflexions qui constituent autant d'instruments de renversement de ce même ordre traditionnel » (Baudino, 2006, p. 126).

textes fondateurs de la géographie sociale de l'Ouest de la France[25] (début des années 1980). Les monographies sur l'espace vécu ont décrit les différences entre espaces masculins et espaces féminins sans en chercher la genèse, si ce n'est en soulignant les différences entre femmes en lien avec la position sociale des hommes, maris ou pères. Alors que la géographie sociale française a ensuite insisté sur les rapports sociaux de classe, elle a négligé les rapports de sexe, que ce soit en les renvoyant à un archaïsme pré-moderne ou en les considérant comme subalternes, à l'image du salaire d'appoint apporté par le travail des ouvrières de la Mayenne dans les années 1980. Le poids de la « classe » a en quelque sorte fait écran et obstacle au sexe, et c'est avec difficulté, lenteur et précaution que les problématiques de genre ont ensuite pénétré la géographie sociale française, et que d'une certaine manière les femmes ont pu y être présentes pour elles-mêmes. Mais au moins étaient-elles présentes dans cette géographie sociale, comme objet d'attention des chercheur-e-s et comme chercheur-e-s, fût-ce au risque de se voir attribuer le qualificatif, ô combien sexiste, d'assistante sociale de la géographie française ! Cette assertion qui se voulait critique n'était-elle pas d'abord une tartuferie, expression d'une résistance à la remise en cause des positions dominantes et des phénomènes de censure dans la géographie universitaire française ?

Références

Baudino C. (2006). Du « genre » dans le débat public ou comment continuer la guerre des sexes par d'autres moyens ?. *Travail, Genre et Sociétés*, n° 16, p. 123-128

Berdoulay V. (1982). La métaphore organiciste. *Annales de géographie*. n° 507, p. 573-586

Brunet R. (1986). La géographie dite « sociale » : fonctions et valeurs de la distinction. *L'Espace géographique*, n°2, p. 127-130

Bumpass L. (1994). *The declining significance of marriage : changing family life in the United States*. Center for Demography and Ecology, University of Wisconsin, NSFH Working Paper, n° 66. http://www.ssc.wisc.edu/cde/nsfhwp/nsfh66.pdf

Chevalier Jean-Pierre (2004). Baudelle Guy, Ozouf-Marignier Marie-Vic, Robic Marie-Claire. Géographes en pratiques (1870-1945). Le terrain, le livre, la cité. *Histoire de l'éducation*, n°101, p. 116-119.

Frémont A. (1976). *La région, espace vécu*, PUF, coll. SUP

Frémont A. (1981). *Paysans de Normandie*, Flammarion.

Frémont A. (1982). *Algérie – El Djazaïr. Les carnets de guerre et de terrain d'un géographe*. Paris, Maspéro / Hérodote

Frémont A. (2011). Les régions françaises sont-elles encore des espaces vécus. Débat animé par Armand Frémont, 12 mai 2011, Mulhouse.

http://www.cafe-geo.net/article_imp.php3?id_article=2176

[25] Non que j'ignore la portée des textes issus des autres hauts-lieux de la géographie sociale dans les années 1980, tout particulièrement Lyon (Renée Rochefort) et Pau (Xavier Piolle, Guy Di Méo), mais cela aurait nécessité un approfondissement et surtout ne s'inscrivait pas dans la logique de ce texte qui part d'expériences vécues à partir de ma formation caennaise.

Frémont A., Chevalier J., Hérin R., Renard J. (1984). *Géographie sociale*, Masson

Raffestin C., Turco A. (1984). Épistémologie de la géographie humaine, in Bailly A. et al. (1984), *Les concepts de la géographie humaine*, Masson, p. 15-22

Scott J. (2000). Genre : une catégorie utile d'analyse historique, *Cahiers Genre et développement*, p. 41-67. Reprise du texte paru dans Scott J. (1988). *Le genre de l'histoire*, Cahiers du GRIF, p. 125-153

Séchet-Poisson R. (1989). *Mythes égalitaires et pauvretés. Une approche géographique*. Éditions du CNRS, coll. « Mémoires et documents de géographie »

Séchet R. (1994). Difficultés et limites de l'insertion en milieu rural : les bénéficiaires du Revenu Minimum d'Insertion en Mayenne, *Norois*, vol. 41, n° 162, p. 339-352.